

AVANT-PROPOS

Il n'est guère de pays qui n'aient quelque chose d'attachant, de contrées qu'on n'ait envie de raconter. Ici, c'est un arrondi de collines, des prés descendant doucement vers une rivière, c'est une qualité de lumière qui fait dire à celui qui passe : "*Tiens, ici, j'aurais volontiers construit ma maison...*" Il se crée entre l'homme et le lieu une sorte d'affinité immédiate, comme entre les gens naissent les sympathies. Souvent, ce charme est trompeur. La Provence, qui semble un havre de douceur à qui y passe deux semaines d'été, à qui n'en hume que les senteurs de lavande et d'anis, n'en entend que les cigales et le bruissement du vent dans les oliviers, la Provence est une terre rude, qui se casse aux vents frais de septembre.

Le pays que je vais raconter a peu pour plaire. Je n'ai jamais pensé y vivre, bien que j'y possède quelques arpents et même un petit bois bordé d'un ruisseau, rêve d'un aïeul payé jadis d'une vie de labeur. Le sol en est plat, fait jusqu'à l'horizon d'hectares de betteraves et de blé, boueux plus souvent qu'à leur tour, car l'eau sourd partout : il ne fallait jadis guère creuser pour avoir un puits, et les ruisseaux courent nombreux sur cette plate campagne, bordés de rideaux de saules qui en rompent la monotonie. La terre est brune, ferme sans être lourde, féconde. Elle est reine. Quand, aux temps anciens, on faisait payer les fermages en muids de blé et qu'un seul suffisait pour louer un bonnier au sud de la Meuse, il en fallait ici donner jusque quatre.

C'est un pays ouvert depuis toujours aux vents comme aux armées, les uns venant de l'ouest, les autres de l'est, faisant tort souvent, mais ne s'attardant guère. La grande chaussée romaine le traverse en ligne droite, suivie en d'autres temps d'autres grand-routes. Passages. De là vient peut-être que les gens qui vivent ici ne se préoccupent guère de ce qui vécut avant eux ni de ce qui viendra après. Ils vivent au présent, travaillent dur, comptent beaucoup, laissent peu de part au rêve et n'ont guère le sentiment de ce qui est beau ou laid. Ils mangent deux fois plus qu'ailleurs, savent rire et boire sec quand c'est le moment. Ils obéissent aux hommes et respectent Dieu, sans états d'âme, sans crainte non plus, non qu'ils soient meilleurs ni pires que d'autres, mais parce que les choses sont ainsi.

Ce pays, c'est le vaste plateau qui domine la Meuse, dans la partie namuroise de la Hesbaye, cette longue bande qu'on mettait en jaune sur les grandes cartes géographiques des classes primaires, le "*H*" dans le Hainaut et le "*E*" bien avant dans la province de Liège, dernière marche de la romanité et de sa langue d'oïl avant les rudesses germaniques, avant

cette limite du nord tracée depuis quinze siècles, sans que rien ne la marque pourtant, fleuve ou forêt. En deçà de cette frontière qui n'en est pas une, d'autres existent, plus subtiles encore, insaisissables, mais dont la somme fait qu'on est chez soi ou qu'on est ailleurs. Ainsi la pierre dont on fait le montant des portes et les croisées dans les bourgades dont je parle : ce sont les moellons bleus des carrières mosanes, alors qu'une lieue au sud, on leur préfère le grès ferrugineux. Ou encore les tuiles, qui couvrent ici les toits au lieu de l'ardoise, plus commune dans les villages proches de Namur.

Et puis la langue, toujours. Quand de ce côté on dit *pourcia* pour pourceau ou *tch'fias* pour chevaux, on dit du côté de Liège *pourcê* et *dj'ves*. Le comté d'un côté, la principauté de l'autre, depuis les siècles des siècles, d'un hameau à l'autre, sous les souverains de Bourgogne, d'Espagne, d'Autriche. Seuls les Français n'ont rien compris, qui sont allés joindre tous ces villages au département de l'Ourthe alors qu'ils devaient être de Sambre et Meuse. Comme si on pouvait avoir quelque chose en commun avec des gens qui appellent *pèta* au lieu de *boute* la sarbacane en tige de sureau dont usent les garnements pour se bombarder de pois secs !

Les histoires que je vais vous conter sont celles des gens de ce pays au temps où étaient enfants mes aïeux Gustave et Mariette, nés avec l'autre siècle. C'était avant la guerre, celle de quatorze, évidemment, qui allait changer tant de choses. Des années de prospérité, de richesse même à l'aune du temps. C'est que la Belgique, seconde puissance industrielle du monde, passait pour bien payer ses ouvriers, qui ne travaillaient plus pourtant que onze heures par jour. Elle se dispensait même d'envoyer à la mine les enfants de moins de douze ans. Bien sûr, on trimait davantage à la campagne, mais le progrès s'y mesurait aussi, aux tombereaux de seigle et de froment, aux montagnes de betteraves. Richesse impensable vingt ans plus tôt, quand l'afflux des blés américains semblait devoir réduire les terres à la jachère et les paysans à la ruine.

De ces histoires, pas une n'est vraie et toutes le sont cependant, comme le village de Warfignasse, qu'on devine planté quelque part sur le plateau, pas bien loin des tumuli bordant l'ancienne chaussée romaine, pas loin non plus du seul bois de quelque importance dans la région, réduit aux mauvaises terres de Bierwart, à la limite de l'ancien comté.

Le pays n'a guère changé en un siècle. Seules ont disparu les haies découpant les parcelles, comme aux talus coquelicots, bleuets et lupins. Et si les enfants savent toujours où se cachent au printemps jacinthes et primevères, on ne trouve plus guère dans les vergers les reinettes ni les *bioques*, ces petites prunes d'automne dont on faisait la tarte au *côrin*...

LES PINSONS D'ISIDORE

Isidore *d'è mon l'Tchique* n'était pas vraiment un homme comme les autres. Attention, ne vous y trompez pas ! En ce pays, quand on dit de quelqu'un qu'il n'est pas comme un autre, c'est une façon polie de laisser entendre qu'il n'a pas vraiment reçu en partage ce que chacun est en droit d'attendre du ciel en fait d'intelligence et de bon sens; si sa portion est plus congrue encore, on dit qu'*il asteut padrî l'uch li djou dol distribucion* (il était derrière la porte le jour de la distribution) et si vraiment il est bête à manger du foin, *il è co pus biesse qui l'cu d'nosse baudèt* (il est encore plus bête que le cul de notre baudet). Ce n'est pas du tout ce que je veux dire : l'Isidore en question, sans prétendre au génie, n'était pas plus bête qu'un autre, et s'il en était différent, c'était tout simplement parce qu'en un monde où chacun doit travailler pour vivre, il vivait, lui, sans travailler. Il vivait simplement, certes, ne changeait qu'une fois l'an sa veste de toile bleue de tous les jours, cultivait les pommes de terre, pois et navets qu'il fallait à son ménage, mais cela s'arrêtait là : il achetait son pain et même sa viande, comme si c'était un travail que d'élever et de tuer un cochon une ou deux fois l'an !

Quand donc les autres trimaient aux champs dès cinq ou six heures du matin, on ne l'y voyait qu'au milieu de la matinée, le bâton à la main, du pas tranquille du promeneur. Il n'était pas fier, pas bavard non plus, se bornant à échanger avec ses laborieux semblables quelques considérations météorologiques, se plaignant en juillet qu'il fit *on solia a fè fonde dès crètons à l'pèle* (un soleil à faire fondre des lardons à la poêle), distinguant justement l'averse bienfaisante de la pluie inutile, car chacun sait que la même eau tombant du ciel peut être *timps d'pourcia* (temps de cochon) ou bénédiction : on dit alors qu'*i ploût do bûre èt do fromadje* (il pleut du beurre et du fromage). On ne l'enviait pas, car on prend ici les choses comme elles sont. On ne savait pas non plus d'où lui venait cette singulière aisance, héritage selon les uns, fortune faite dans le commerce aux dires des autres.

Il vivait à Warfignasse depuis vingt ou trente ans, et hormis le facteur et le secrétaire communal, nul sans doute n'aurait pu dire son vrai nom. C'est que le patronyme ne sert guère ici que sur les papiers officiels et qu'on ne l'endosse vraiment qu'une fois dans l'autre monde, par pierre tombale interposée. Le vrai nom, c'est le sobriquet, haut en couleur, souvent moqueur, fruit de filiations singulières et d'associations d'idées inexplicables. Un de mes vieux oncles ne fut ainsi de toute sa vie appelé autrement que *Soleil*. Je m'enquis un jour de l'origine de ce *cognomen* somme toute flatteur : il l'avait reçu enfant, en raison de sa tendance

à l'exagération, par analogie avec un vieillard du temps qui avait le même travers. Quant à savoir d'où celui-là en avait hérité au siècle précédent, la chose était depuis longtemps oubliée.

Mais revenons à notre homme, simplement rebaptisé *d'è mon l'Tchique* pour ce qu'il avait racheté la maison d'un certain Tchique, dont on supposera qu'il avait, lui ou l'un de ses ancêtres, un goût immodéré pour le tabac à chiquer. C'était un homme assez quelconque, petit et maigre, sans autre signe distinctif qu'*one tièsse comme on gngno* (une tête comme un genou, c'est-à-dire chauve). Comme les bonnes et les mauvaises choses sont en ce bas monde assez également partagées, le destin avait pour lui puisé aux deux urnes : si l'aisance était son bonheur, son malheur, c'était sa femme, exemplaire typique de la mégère, revêche, acariâtre, toujours à chercher misère, à médire et à quereller. Cette campagnarde Xanthippe avait son Socrate, car le brave rentier, philosophe à sa manière, semblait accepter cette plaie avec bonhomie. Il avait au plus haut point la vertu de patience, bien proche en son cas de la faiblesse, et les mâles du voisinage retenaient dans leurs jugements la seconde plutôt que la première : c'est que l'homme a gardé ici la plénitude de cette puissance maritale que lui concéda le Code Napoléon et qu'il entend l'exercer par toutes voies utiles, fussent-elles un brin violentes. Le rapport des forces, cependant, n'était pas ici à l'avantage du mari, qui devait concéder au bas mot quarante livres à sa virago, beau spécimen du genre fessu et mamelu que, de toute évidence, il n'avait guère avantage à contrarier.

Cette épouse difficile avait un autre vice, moins fréquent chez les femmes : un goût immodéré pour le genièvre. On sait que la loi Vandervelde entendait réprimer l'ivresse en interdisant aux particuliers le transport de boissons alcooliques par quantités inférieures à deux litres. Mais qu'à cela ne tienne : les moyens financiers du ménage lui épargnaient une telle mesquinerie et la femme se fournissait par grands cruchons, laissant entendre au grossiste qu'elle tenait cabaret, ce qu'il faisait semblant de croire. Le *pèkèt* avait sur cette personne des effets variables et contrastés, tantôt violents, tantôt soporifiques; parfois aussi, la baie macérée du genévrier éveillait chez elle des sursauts d'humide et éphémère affection, qui consolait un moment son mari de ses contrariétés conjugales.

On riait donc un peu d'Isidore *d'è mon l'Tchique*, et ce désagrément matrimonial semblait une juste compensation à l'avantage de la fortune. Cette manifestation de justice immanente ne semblait pas trop le contrarier, car il témoignait à son épouse une égale affection, souriant patiemment à ses plus terribles éclats, ne la désignant, même en son absence, que sous son joli nom d'Adélaïde, où il semblait mettre plus de douceur que de crainte ou de rancœur.

Cependant, cet homme avait aussi un bonheur, une passion infiniment plus précieuse à ses yeux que l'avantage d'une vie reposante, c'était l'amour des pinsons. Curieuse passion, direz-vous ? Non point : il faut savoir que l'élevage de cet oiseau chanteur fut avant la guerre le passe-temps populaire par excellence, autant sinon plus que celui des coqs de combat, qui disparut avec lui, et que celui des pigeons voyageurs, qui dura bien plus longtemps puisqu'on le pratique encore aujourd'hui.

À certains égards, les pinsonniers étaient des gens singuliers. C'est déjà une drôle d'idée de s'intéresser à des oiseaux si petits, sans plus d'intérêt culinaire qu'un *sauvèrdia* (moineau) – du moins, avec le pigeon, peut-on joindre l'utile à l'agréable et les volatiles les moins vaillants gardent-ils une chance de se rattraper à la casserole –, mais que voulez-vous faire avec un pinson ? Pourtant, certains étaient assez fous pour aller payer jusqu'à cent francs pour une de ces petites bêtes. Pensez : il fallait deux mois de travail à un domestique pour gagner une somme pareille !

Qu'est ce qui pouvait donc justifier un tel prix pour un oiseau si petit et somme toute si commun ? Son chant, pardi ! Le pinson est chanteur, c'est bien connu, mais il y a dans son gazouillis autant de nuances qu'il en est entre les beuglements qu'on entend le dimanche au jubé de l'église de Warfignasse et les roulades d'un premier ténor à l'Opéra de Paris. Là où vous et moi n'aurions entendu qu'un trille banal, le pinsonnier saisit des nuances infinies. Il paraît que le pinson fait entendre plus de septante chants différents, scientifiquement répertoriés : les *vîdiu* ne sont pas les *sispièw*, que seul le béotien confondra avec le *riskabiaw*. L'ornithologue ne connaît qu'une espèce de pinson des arbres : c'est le *fringilla coelebs*, commun à toute l'Europe, et qui n'aurait pour tout chant qu'un motif bref et vigoureux, une cascade d'une douzaine de notes... Quel idiot ! Il ignore que les pinsons ont leurs dialectes, aussi variés que ceux des hommes. Quand les oiseaux wallons lancent un *ritchichisuslia* de bon aloi, leurs collègues flamands répondront qui par *siskewiet*, qui par *ortjewie*, et il ne serait pas question qu'ils aillent là-bas dire autre chose, sous peine de se faire traiter de *walen* (wallons) ou pis encore d'*oosterlingen*, appellation vague et peu flatteuse recouvrant tout ce qui vient d'Allemagne et au-delà. Les pinsons ont donc leur langage, qu'ils apprennent comme les hommes à l'imitation de leurs congénères. Isidore lui-même en avait fait l'expérience : il avait acheté bien cher un oiseau de Prusse, terroir réputé pour ses chanteurs d'exception, mais n'avait jamais pu le débarrasser vraiment de son accent, et les *tchiec* qu'il lançait parfois arrachaient au brave homme des sentiments mitigés de désolation et d'indulgente affection.

Si les pinsonniers nourrissaient leurs précieux volatiles du millet le plus fin et leur sculptaient des cages magnifiques, le but ultime de leur passion était bien de les faire chanter :

c'est qu'un bon pinson chante à la fois bien et beaucoup, bien selon les canons linguistiques de la région, beaucoup en alignant sans faiblir leurs ritournelles pendant une heure ou deux. Le grand jour, pour les hommes et les oiseaux, c'est *la bate*, le dimanche du concours. Tous les amateurs se réunissent au lieu convenu, généralement un cabaret ou l'autre; ils ont pris leurs champions, soigneusement préparés. Chacun a sa recette : l'un ne les a nourris que de *can'dwîse* (chênevis) pendant trois jours, histoire de lui chauffer le sang, l'autre ne sort que ceux de ses oiseaux qui sont pour lors amoureux : c'est qu'il est bien connu que chez les bêtes comme chez les gens, le sentiment met en joie et fait chanter les plus taciturnes. Chez le pinson, cette heureuse disposition se remarque au bec qui bleuit : on dit alors qu'il prend du feu.

De se sentir ainsi réunis, les oiseaux s'affolent, se défient, ce n'est plus qu'un cri, on ne s'entend plus. La tension monte, les pinsonniers les excitent plus encore. On parie, un franc la mise, le prix d'une livre de beurre. Les arbitres sont là, prêts à compter les roulades, conscients de leur responsabilité, assis devant les feuilles de comptage, déjà imprimées par cases de dix. On attache les cages au mur du cabaret, puis, au signal, c'est à qui chantera le plus ! Ce n'est plus qu'un pépiement infernal. Les crayons volent sur le papier : c'est que les meilleurs lancent plus de dix ritournelles à la minute ! Et pas de ces petits cris des oiseaux ordinaires, non, des ritournelles complètes, des *ritchitchi ranplanplan à s'pagna* et autres *ritchitchisuslia*, d'ailleurs seuls pris en compte au concours. Une fois la machine lancée, les pinsonniers passent de l'autre côté du mur et s'en vont vider quelques verres de *pèkèt*, énervés par la tension du concours. Ils n'y restent guère, reviennent vite, l'œil brillant, s'enquièreent de leur champion :

- Vas-y gamin ! *Ritchitchi* ! Montre-leur que tu n'es pas *on spreuwe* (un étourneau).

Et ce sont des reproches aux juges, trop prompts à refuser un trille écourté, trop généreux au contraire pour le comptage des cris du voisin. Car rien n'est fait tant qu'une heure entière ne s'est pas écoulée : tel oiseau qui a commencé à son aise peut tout à coup se piquer au jeu, s'emballer, donner des crampes à l'arbitre, et il arrive que tel autre, qui a dix cases d'avance, s'endorme soudain sur ses lauriers et fasse concurrence aux carpes de l'étang voisin, au désespoir de son propriétaire.

Dans ces concours, Isidore *d'è mon l'Tchique* faisait honneur à son état de rentier. On ne l'y voyait que vêtu de son costume des dimanches, le chapeau melon sur le chef, la montre d'argent dans la poche du gilet ou plus souvent à la main, quand chaque minute comptait. Il ne mettait pas les pieds au cabaret avant la fin de la compétition, mais allait d'une cage à l'autre,

pâle d'émotion. Comme il payait toujours sa tournée avec égalité d'humeur, que son pinson eût bien ou mal chanté, on ne lui en tenait pas rigueur : entre passionnés, on se comprend.

L'ineffable Adélaïde se moquait bien des pinsons. Elle riait de son dadais de mari, tout juste bon à s'occuper de ses *mouchons*. Elle laissait même parfois entendre au voisinage qu'en fait d'oiseaux, il eût mieux fait de se soucier d'un autre, moins fringant que ses pinsons, et qui ne chantait plus guère. Les commères hochaient la tête, sans vraiment l'approuver ni la contrarier, devant se dire qu'elles s'accommoderaient volontiers pour leur part d'un époux qui n'aurait d'autre souci dans la vie que les *ritchitchi* de ses petits protégés. Et elle-même, malgré ses moqueries, savait qu'elle s'aventurerait là en terrain dangereux, qu'il était des limites qu'elle ne pourrait impunément franchir. Elle n'aurait ainsi jamais touché ne fût-ce qu'à une plume des pensionnaires d'Isidore : c'est que les colères des timides peuvent être terribles, et ce d'autant plus qu'on les aura touchés au plus profond.

Isidore capturait ses pinsons et les élevait lui-même. Il était bien rare qu'il se laissât aller à acheter quelque oiseau renommé, et encore était-ce surtout pour améliorer les siens, par l'exemple et l'imitation du champion. Il tendait généralement ses filets dans le parc du château, où il avait ses entrées. Il relâchait les femelles, sauf l'une ou l'autre qu'il conservait pour encourager les mâles à chanter. Quant à ceux-ci, il les gardait quelques jours en cage. S'ils ne montraient guère de talents lyriques, ils recouvraient la liberté là où ils l'avaient perdue, mais s'il leur devinait quelques dispositions, si le voisinage des anciens semblait éveiller chez eux une vocation de trilles et de roulades, ils faisaient partie de la maison et l'on pouvait les voiler.

Hélas ! Il me faut ici, pour en venir au cœur de cette histoire, heurter les âmes sensibles en leur décrivant une pratique qui de prime abord leur rendra les pinsonniers moins sympathiques : les oiseaux chanteurs sont voilés, c'est-à-dire aveuglés. La chose se fait avec douceur, avec délicatesse, mais elle se fait.

On ne crève pas l'œil, non, on se contente de le brûler superficiellement, en le frôlant d'un fer chauffé au rouge. Chacun a sa méthode : Isidore, quant à lui, préférait opérer avec une vieille baleine de parapluie plutôt qu'avec un cure-pipe, comme font beaucoup. L'œil blessé se couvre d'une croûte et, les premiers jours, il importe de bien couvrir la cage de linges pour que l'oiseau ne se blesse pas. Celui-ci guérit vite au demeurant, mais garde sur les yeux comme une peau blanche qui ne lui laisse que la perception de la lumière et de l'obscurité. Cruauté ? Pas du tout, et ce sont précisément ceux qui n'y connaissent rien qui vont débiter de telles fadaïses : tous les pinsonniers savent que les oiseaux aveuglés sont bien plus heureux que les autres. Ils chantent sans cesse, sont toujours guillerets et, argument définitif, ils vivent

bien plus longtemps. Il y a sans doute là un beau thème de méditation pour les philosophes : n'est-ce pas précisément la vue du monde qui détourne les hommes de la sagesse et du bonheur ? Sans être familier des présocratiques, encore moins de Kant et Hegel, Isidore *d'è mon l'Tchique* avait en aveuglant ses pinsons le sentiment d'accomplir une sorte de sacrement qui leur ouvrait un monde nouveau.

Ainsi vivait ce brave homme, et son bonheur en cette vallée de larmes eût été complet sans sa garce d'Adélaïde, qui d'année en année s'acharnait à lui rendre la vie plus impossible. Ce qui arriva un soir d'avril 1910 dans la maison du Tchique devait donc sans doute arriver.

Personne n'y était que le couple, mais il n'est pour en savoir le détail que de se référer aux journaux du temps, qui en firent leurs choux gras, et spécialement de relire les plaidoiries de l'avocat Robinet, qui connut en cette affaire une des heures de gloire de sa carrière. Cet homme de loi vivait au chef-lieu du canton, où il s'adonnait à la pisciculture; ce qui n'était au départ qu'un violon d'Ingres, comme à Isidore ses pinsons, l'avait curieusement enrichi; on le voyait moins au palais que dans ses viviers et ses étangs, il avait délaissé la toge pour les jambières de cuir et n'acceptait plus que les affaires qui l'intéressaient absolument. Il se battit pour être chargé de celle-ci : c'est en dire l'intérêt.

Un soir donc qu'Adélaïde avait plus que de coutume sacrifié au *pèkèt*, il était venu à Isidore une idée. Oh, pas une idée mauvaise en soi, même si l'effet en fut malheureux, mais une idée généreuse, inspirée par le désir de faire le bien : c'est du moins ce que devait affirmer a posteriori Maître Réginald Robinet, avec dans la voix les sanglots d'une contagieuse conviction. Si les pinsons privés de la vue devenaient d'humeur radieuse et chantaient de bonheur jusqu'à un âge avancé, pourquoi n'en irait-il pas de même des femmes ?

Poussé à bout sans doute par de pénibles éclats matrimoniaux, le brave homme vit un soir dans la *tchafète* la fin de ses maux. La *tchafète*, c'est le plus antique, le plus simple et le meilleur des chauffe-lits : il s'agit d'une simple branche d'aune longue de deux pieds, dont l'intérieur creusé reçoit une barre de fer rougie au feu et que l'on ferme d'un bouchon. La *tchafète* est chaude plus longtemps que la bassinoire, dont le Christ du couvercle ne suffit pas toujours à préserver de l'incendie, plus morale en tout cas que le moine, ce pot à braises protégé d'osier avec qui il faut coucher.

Comment n'y avait-il pas pensé plus tôt ? Avec les soins affectueux qu'il mettait toujours dans cette délicate opération, Isidore attachait doucement et sans la réveiller sa digne épouse aux montants du lit conjugal. Il avait mis à chauffer le fer de sa *tchafète* dans le gros poêle de

Louvain, puis quand il fut bien rouge, presque blanc, il serra entre ses genoux la tête d'Adélaïde et accomplit avec douceur mais fermeté la partie la plus délicate de son entreprise.

La femme poussa un cri de cochon qu'on égorge, eut un sursaut qui surprit le pinsonnier, habitué à des patients moins vigoureux, et la mêlée qui s'ensuivit nuisit un peu, il faut le dire, à la réussite de l'opération. Les yeux qui devaient n'être que voilés furent bel et bien carbonisés, et la barre de fer fit encore quelques dommages cruels avant d'enflammer l'édredon.

Ce fut un instant d'intense émotion que d'entendre et de voir l'avocat revivre devant les trois juges du tribunal correctionnel les derniers moments où Adélaïde *dè mon l'Tchique* vit ici-bas la lumière:

- "*Là, là, tout beau, ma belle, cela va aller*", disait-il au moment fatidique, car, Messieurs de la Cour, ce brave homme était convaincu qu'en lui ôtant la vue des choses du monde, il allait ouvrir à sa femme celle des choses du cœur, de son cœur à lui, qui depuis tant d'années débordait d'un amour sans retour...

Isidore enferma sa femme pour le reste de la nuit, pensant qu'enfin elle se calmerait, mais comme au matin elle criait toujours autant, il fit appeler le médecin, se disant qu'avec *one botèye di l'mwin d'l'apoticaire* (une bouteille de la main du pharmacien), il n'y paraîtrait bientôt plus. Le champêtre représentant de la Faculté s'en vint à vélo et repartit bien vite, l'air effaré, de toute la force de ses mollets.

Quand les gendarmes à cheval vinrent le chercher deux heures plus tard, Isidore soignait ses pinsons, les vrais, avec un petit sourire désolé. Il les suivit sans rien dire.

Un arrêté daté du 10 septembre 1924 allait prohiber dans tout le Royaume le transport et la vente d'oiseaux aveuglés. On ne sait ce que la décision de ce ministre soi-disant ami des bêtes devait au sentimentalisme ou à l'histoire d'Isidore et Adélaïde, qui avait fait quelque bruit bien au-delà des limites du canton et même de la province. Quoi qu'il en fût, c'était là une mesure parfaitement hypocrite, puisqu'elle empêchait sans oser l'interdire une pratique nécessaire aux pinsonniers, dont l'art disparut bien vite. C'est aussi cette année-là qu'Isidore fut libéré et revint *è mon l'Tchique*. Il mourut peu de temps après, sans femme ni pinson, mais on n'oublia pas l'oeuvre de sa vie, car plus d'un mari contrarié de Warfignasse laissa entendre à sa femme, aux soirs de colère et de grand vent, qu'il pourrait bien lui faire subir le sort des pinsons d'Isidore...